

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 23

Artikel: Petites histoires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224613>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

ARMOIRIES DES GRISONS

LES Grisons modifient leurs armoiries. Ce n'est pas un mal : c'est un retour à l'histoire du pays. Il y aura dans les armes nouvelles une plus exacte image de la formation du canton, une évocation plus précise de la vie du passé.

Mais, chers Grisons, n'allez pas tomber dans les fautes lamentables où tant d'autres ont chu. Voyez plutôt :

Quand les Vaudois s'émancipèrent de Berne, ils ont dit adieu aux baillis. C'était poli, et ne gâtait rien. Mais n'ont-ils pas en même temps fait disparaître tant d'ours typiques qui ornaient des maisons, des lits, des enseignes, que sais-je ? Et combien aujourd'hui ne regrettons-nous pas ce massacre des innocents et artistiques témoins d'une période que tout historien cherche à évoquer, et dont tout citoyen est heureux de montrer les traces, là où il en reste !

Quand la Réforme s'établit, elle n'eut rien de plus pressé que de faire disparaître des églises les beaux vitraux, les belles images peintes et la bonne musique.

Aujourd'hui, sous notre pauvre petite chemise d'épêcheurs, selon la formule de G. Keller, nous grattons le plâtre évangélique de nos temples pour retrouver la beauté que d'autres y avaient peintes avec conscience et idéal ; nous essayons de reconstituer des vitraux à notre cathédrale ; nous cherchons à remplacer par de la franche et belle musique, voire par le plain-chant, les longues et plates pleurnicheries qui ont pendant trop d'années envahi nos offices.

On est donc obligé parfois de reconstruire péniblement ce qu'on avait autrefois trop détruit.

Cela ne signifie pas qu'on abdique l'idéal nouveau, mais qu'on déplore les exagérations du moment. De nos jours, Calvin n'assisterait plus à l'exécution de Michel Servet... peut-être même plaiderait-il non coupable !!!

Alors vous, Grisons de ce jour, arborez vos belles armoiries, déjà historiquement connues, mais nouvelles à l'officiel. Mettez-les en tout bon lieu, assez visibles pour que nous puissions les acclamer à distance :

« Von Ferne sei herzlich gegrüsst !... »¹ dirait Schiller.

Mais veillez à ne pas détruire, pour votre construction. Vous le regretteriez ensuite.

— Ce qui fut votre emblème pendant une époque, ce signe sous lequel nous vous avons connus, laissez-le vivre, à titre de souvenir, sur vos édifices officiels autant et plus encore que chez le particulier :

Ne grattez pas, n'arrachez rien...

De l'édifice ancien, gardons toutes les vieilles pierres qui peuvent servir au bâtiment neuf. — C'est l'avis du Conteur.

— Et vivent les Liges Grises ! Et vive le sympathique capricorne² des Grisons !

Aug. Vautier.

¹ De loin, un salut cordial !

² Capricorne : bouquetin.

Chez le docteur. — Vous avez simplement besoin de repos, Madame.

— Cependant, docteur... voyez ma langue !

— Oui, elle a aussi besoin de repos...



IE PLLIAO SEIN PLLIOVA

L'ETAI on tot terribillio que lo monsu d'ão Crêt-dèso, qu'on l'ài desà Coquemà. L'è su que clli nom sobriquet, nion ne lo l'avà jamé de ein plliein mor, po cein que l'arà su son affère, lo vo garanto. On lo desà ein catson. On l'appelàve dinse po cein que l'età cou su tsambe, on bocon pansu et hiaut de rita avoué on nà à corbin quemet on bet de benosi. Mâ po coumandà, ein avà min à li. S'agessà pas de cresenà. Crâio prâo que vo z'arà emelua se vo l'ài avà rispotà : vo z'arà fé quemet clli régent que cougnâisso — on tot crâno, allà pî ! — que desà à sè z'écoulî : « Quaisi-vo, craset ! âo bin la mâtî de vo lo frèsso (émiette) po lè dzenelhie et l'autra mâtî i'ein fé de la papetta po lè caïon ! » L'è su que l'ài avà rein à repipà et que sè faillà quaisi.

Eh bien ! Coquemà età d'ão mîmo. Sa chëra, son valet, sè frâre, sa fennia mîmameint, et principalement sè gaçon (domestiques) felâvant prin ein serreint lè djoûte dein l'ão tsausse et la tita avau lo cotson.

L'è que, quand l'avà de oquie, faillà dere amen ! et respet noutron maître et pas tsonmâ. Nion l'ài avà jamé tenu tita.

L'avà on gaçon qu'on l'ài desà Gueliet et que l'età on bonn hommo. Mâ, dâi coup, rebriquâve monsu Coquemà. Oh ! pas grand teimps, allà ! Quand stisse sè mettà à fère lè gros get, Gueliet bastâve rido et l'età à reintrâ pe bas que tterra. Adan, Coquemà l'ài ein desà de tote lè sorte po que Gueliet sâi dobedzî de sè fère tot petit. Mâ stisse bourmâve ein dedein.

Vaité on coup, l'età à la fin de l'aoton. Gueliet l'avà pouâre d'ître reinvouyî, po cein que n'arà pas su iô allà passâ son hivè et cllinnâve la tita sein rein dere quand Coquemà cou-dhîve lo mourgâ. Su lè z'essert de bliâ, l'ài avà onna dhizanna de corbé que sè desant salut, tot ein medzeint quaque granne de sement. Coquemà lè guegne dinse et pu ie fâ à Gueliet :

— Tot parâi clliâo segougne (cigogne) fant rido de mau.

— N'è pas dâi segougne, noutron maître, so repond Gueliet, l'è dâi corbé.

— Quemet, dâi corbé. Berdecllet que t'î ! Se te vâo pas dere que l'è dâi segougne, te pâo preindre tè patte et t'ein allà.

Que faillâ-te fère ? A la porta de l'hivè, l'è maulésî de tsertsî on outro maître. Gueliet l'a dan repondu ein guegneint clliâo z'osî nâi que fasant dâi couah ! couah ! à épouâirî lè dzein :

— Vo z'ài réson, noutron maître, lè bin dâi segougne.

Tot parâi l'a djurâ de sè reveindzî. Mâ po cein l'a faliu atteinde âo tsauteimps.

L'avà bargagnî prâo grand teimps, mâ lo sè-lâo recoumeincîve à montrâ sa frimousse. Ti lè pâisan s'acouâtîvant po coudhî avanci lè travaux dein lè campagne. N'età pas de trâo de ti lè bré, principalement qu'on n'ein trovâve pas dâi mouî.

Sti dzo quie, Coquemà fasâi état d'annessî Gueliet po lo dègremelhî on bocon, et l'ài fâ dinse :

— Dèpatse-tè Gueliet ! on sèlâo quemet ie fâ ! Gueliet s'è peinsâ : « Sti coup, tè vu tenî, vilhio guieu ! » Et repond dinse :

— Iô vâide-vo dâo sèlâo. Ie plliâo bo et bin. — Vâo-to tè quaisî, barboutset avoué ta plliodze.

— Accutâde, noutron maître, çosse n'è pas quemet po lè segougne. Vo dio que plliâo et pu l'è bon. Et se vo n'ite pas d'accou avoué mè, foto lo camp. Qûde-vo ?

Coquemà que l'avà on moûno d'ovrâdzo et min d'ovrâ l'a fé reponse :

— Eh bin ! vâ ! L'è veré ! ie plliâo... mâ prin ! (mince).

Sti coup, Gueliet l'avà gagnî.

Marc à Louis.

PETITES HISTOIRES

DANS toutes les maisons où je vais, j'entends raconter les mêmes histoires. Elles font rire tout le monde et pourtant tout le monde les connaît pour les avoir entendues répéter cent fois :

Madame a donné un billet de faveur à sa bonne Mélanie pour aller voir une pièce au théâtre. Le lendemain, elle lui demande : « Vous êtes-vous bien amusée hier soir ? » Et la bonne répond : « Oh ! oui, madame, la pièce est très belle ; il y a une servante qui boit à la cave, qui vole, qui fait danser l'anse du panier et qui, à la fin, envoie promener sa vieille pimpèche de patronne.

Un brave pochard est malmené par sa femme chaque fois qu'il rentre tard et que sa démarche ressemble à celle d'un crabe. Il raconte à ses compagnons habituels :

— Imaginez-vous qu'hier soir, un cambrioleur a eu l'idée de pénétrer chez moi, la nuit, un instant avant que je rentre.

— Et alors ?

— Et alors, le pauvre diable est maintenant à l'hôpital, avec un bras cassé et une demi-douzaine de dents démolies. Réveillée en sursaut, ma femme, encore endormie, a cru que c'était moi.

Voici une autre histoire :

— Mes illusions sont des poissons.

— Que voulez-vous dire ?

— Mes illusions sont des truites. (détruites).

En voici encore une :

Un gosse se présente chez un boulanger :

— Avez-vous du pain rassis, m'sieu ?

— Oui, mon enfant.

— Beaucoup ?

— Tant que tu en voudras. Tiens, il me reste tout cela.

— Sans blague ? Eh bien ! vous êtes un idiot ; si vous l'aviez vendu hier, il ne serait pas rassis aujourd'hui.

Et le gamin se sauve pour éviter de recevoir ce qu'il mérite.

Enfin, pour terminer :

Bébé se promène aux champs avec son papa. Passe un troupeau de bœufs. Bébé a peur. Pour le rassurer, son père lui dit :

— Tu ne vas pas avoir peur des bœufs, voyons, tu en manges.

— Oui, papa, mais ceux-là ne sont pas assez cuits.

Je pourrais vous en narrer comme cela jusqu'à demain, mais vous les connaissez, puisqu'on les répète 365 fois par an, chez toutes les personnes qui veulent être à la page.

LE DIABLE DE MOLLENS

...Les peuples ont besoin de légendes, comme les petits enfants demandent des contes pour s'endormir.
J. Claretie.



N parle encore à Mollens, — où l'on montre une maison qui doit lui avoir appartenu, — ainsi que dans les villages du Pied du Mont Tendre, du Diable de Mollens. Cependant les détails de sa vie mouvementée commencent à se perdre.

Le Conteur Vaudois a autrefois raconté l'un de ceux-ci en patois, je le traduis dans le cours de cet article et rédige d'autres, que j'ai recueillis sur place, il y a longtemps déjà et qui m'ont été confirmés récemment par deux hommes âgés de la région.

Je précise tout d'abord que le Diable de Mollens n'est pas un personnage de légende, il a bel et bien existé, et même un de ses petits-fils, très âgé maintenant vit à Morges. Ses contemporains en ont fait un sorcier ; il fut tout simplement un homme intelligent, peu scrupuleux et qui par-dessus le marché s'amusa fort aux dépens des naïfs que leur bonne ou mauvaise étoile conduisit à utiliser ses talents. Ancien soldat au service de la France où son « éducation » se compléta sans doute, il eut la chance de vivre dans un temps, c'était au commencement du siècle passé, où dans les campagnes, il y avait encore beaucoup d'ignorance, de la superstition et une crédulité étonnante pour tout ce qui se rapportait à l'existence d'esprits dont l'imagination populaire avait peuplé maints endroits de notre pays.

Il ne « travaillait » du reste pas seul, il avait su former un certain nombre de compères qui étaient ses aides dans les circonstances où un concours lui était nécessaire.

Ces derniers étaient-ils débarrassés de tout préjugé relatif à la sorcellerie ? je n'en sais rien, je suppose, cependant, qu'il sut leur en laisser ce qui était nécessaire pour que leur collaboration ne fut pas dénuée d'une certaine crainte, tout en les maintenant dans une discrétion fort nécessaire, fortifiée sans doute du reste, par divers profits dont ils n'auraient peut-être pas volontiers dévoilé l'origine.

A part cela, le Diable de Mollens était un Bernois d'origine, mais d'une famille du nom de Butty, naturalisée à Pisy en 1745, né à Mollens d'ancêtres venus très probablement s'y fixer, à la suite des propriétaires du château qui furent à partir de la conquête bernoise, des Steiger, puis des Weiss et enfin des de Watteville qui construisirent le château en 1791.

Je ne puis guère faire une biographie complète du personnage, n'ayant pas les renseignements suffisants : était-il vieux ou jeune ? grand ou petit ? je ne sais. Constructeur de puits, sauf erreur, peut-être avait-il déjà pénétré les mystères de la baguette de coudrier dont se servent les sourciers d'aujourd'hui. Il avait, à part cela, comme le Panurge de Pantagruel « soixante et » trois manières de trouver de l'argent, toujours à son besoing, dont la plus commune était par « façon de larcin furtivement fait ».

Pour cette imagination fertile les occasions ne manquèrent pas, la recherche des trésors que la crédulité du temps supposait exister dans maints endroits, fut pour lui une aubaine sans pareille, mais les soins à donner au bétail malade en fut une autre qui ne dut pas être négligeable.

Butty savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les causes de certaines maladies dont souffrait le bétail de cette époque ; d'une manière générale, il était fort mal soigné et surtout sous-alimenté, mais les propriétaires étaient en cas de

maladies, neuf fois sur dix, certains qu'un sort avait été jeté sur l'écurie et qu'il fallait le conjurer.

Butty était connu pour posséder ce pouvoir et c'est à lui plutôt qu'au vétérinaire, personnage fort rare du reste, qu'on avait recours. Sa manière de procéder était dans ces cas-là fort simple, mais il l'entourait de mystères capables de maintenir sa réputation et contenter la crédulité de la clientèle. Demandé pour conjurer le sort jeté sur une étable, voici quel était le cérémonial, tel qu'il fut employé, à ce qu'on m'a assuré, chez un propriétaire du quartier du Champet à Montricher.

Il arriva accompagné d'un associé qui portait un chat noir bien caché sous sa blouse, puis, entré dans l'écurie ensorcelée, il fit fermer portes et volets de manière à obtenir une obscurité presque complète, les propriétaires étant admis à la séance. Il commença alors à faire des incantations dans un langage incompréhensible en faisant des gestes désordonnés pendant un temps proportionné au degré de maladie du bétail. Enfin, sur un signe, le compère pinça fortement la queue du chat qui s'échappa en faisant une miaulée désespérée.

A ce moment, Butty s'adressant à ses clients, leur tint, dans le patois de l'époque, le langage suivant :

— Stu iâdzo ne sein bon, n'ai pas oïu et vu passa l'esprit ?

— Oï, répondirent-ils, le resseimblîâvé à on tsat mâi !

On fit de la lumière et Butty donna le conseil suivant :

— L'esprit est parti, c'est l'essentiel, mais maintenant vous aurez soin de frictionner tous les matins vos animaux avec les « brosses » qu'ils feront.

Les « brosses » sont tout simplement, c'est un terme encore employé aujourd'hui, les restes de fourrages qu'un animal bien nourri laisse dans sa crèche le repas terminé. Seulement pour qu'une vache fasse des brosses, il est clair qu'il faut lui donner suffisamment à manger.

La friction matinale complétant une cure si simple, est-il nécessaire de dire que généralement après un certain temps de ce régime, le bétail prenait un air de prospérité qui fortifiait dans la même proportion la réputation du sorcier.

La « consultation » du Champet se paya au moyen de trois gâteaux, dont l'un était destiné à l'esprit, le second à lui-même et le troisième qui fut mangé séance tenante par tous les intéressés.

La surlangue ayant éclaté dans la région de Nyon, Butty sut intelligemment, si ce n'est honnêtement, tirer parti de l'épidémie. Il fit sur place une tournée, sa réputation l'ayant précédé, muni d'une provision suffisante de crottes de mouton, préalablement roulées dans de la farine qu'il vendit comme un remède infailible aux intéressés. Ce n'est évidemment pas ces derniers, il est presque inutile de le dire, qui eurent le profit de ce traitement.

C'est cependant la recherche des trésors qui permit à Butty de mettre en valeur son imagination qui, à défaut d'honnêteté, n'était pas dépourvue de psychologie, d'habileté et de sens de l'humour.

Il fut consulté une fois par un bourgeois de Pampigny nommé Gruaz qui était persuadé que des trésors étaient cachés dans la forêt de Fermens. Pour s'en emparer, il sollicita l'aide du Diable de Mollens, sans penser que si ce dernier avait réellement ce pouvoir, il n'aurait partagé avec personne.

Gruaz n'avait pas une réputation intacte et Butty le savait bien, il vit là une occasion qui, à défaut des trésors du Bois de Fermens, n'en serait pas moins une opération intéressante.

(A suivre).

Ad. Besson.

LA BOITE DE BONBONS

*Je suis la boîte de bonbons
Que « Le Monsieur qui dîne en ville »
Offre aux maîtresses de maisons,
Selon la coutume civile.*

*Les gens de goût trouvent exquis
Mon couvercle et son aquarelle
Qui montre un gracieux marquis
Faisant révérence à sa belle.*

*Tandis qu'elle fait les doux yeux
Dans une langoureuse pose !
Un madrigal d'un tour heureux
Toujours m'accompagne et... m'impose !*

*On s'extasie en dénouant
La faveur rose qui me lie.
Chacun pense qu'il est seyant
De dire que je suis jolie !*

*J'évoque ces joyeux festins
Où la chère était succulente
Les mots d'esprit légers et fins
Et toutes les femmes charmantes !*

*Je circule dans les salons,
Passe des mains des élégantes
A celles des petits garçons
Et parfois aussi... des servantes !*

*Si le snob me dédaigne un peu,
Préfère le bibelot rare,
La bague qu'orne un camaïeu,
La statuette de Carare,*

*Il se trompe, mes chers amis,
Car, en tout temps, il est de mise
De fêter, dans chaque logis,
Notre dame La Gourmandise !*

*Après tout, je ne rougis pas
De n'être qu'une simple boîte
Puisqu'on aime mes chocolats
Aussi bien à gauche qu'à droite.*

*Je règne encore et ma beauté
Resplendit partout à la ronde ;
Je vous le dis en vérité :
Mon royaume est bien de ce monde !*

G. D.

Impossibilité. — P. a pour ami un banquier qui est un fort brave homme. Ils se sont jadis connus en prison, où, pour d'insignifiantes peccadilles, ces deux sieurs de la magistrature les avaient envoyés tous deux passer quelques mois à confectionner des chaussons de lisière.

Justement, P. rencontre son ami.

— Mon cher, lui dit ce dernier, je voudrais marier ma fille. Je ne regarde pas à la fortune du futur, car, Dieu merci, ma fille sera richement dotée, mais je tiens surtout à m'allier à une famille très honorable. Si tu allais sonder les D., qui ont un fils à marier ?...

Mais P., tout en se grattant la tête, de répondre :
— Impossible, je crois bien, mon vieux !... Les D. tiennent aussi à une famille très honorable !...

ENFIN ON L'A TROUVÉ !

LES anthropologistes ont été, paraît-il, dans la joie pendant vingt-quatre heures. Ils ont cru qu'ils tenaient — enfin ! — la créature de leurs rêves, le fabuleux pithécanthrope, le demi-singe-demi-homme, qui manque dans la série animale.

Tout frais importé de Bornéo, il devait servir de sujet aux études sur les maladies contagieuses. Evidemment, l'homme-singe devait contracter ces maladies moitié plus facilement que les singes complets... Hélas ! il a fallu déchanter. Le pithécanthrope était faux. On s'est trouvé en présence d'un vulgaire chimpanzé qui avait la pelade.

En vérité, les savants nous humilient cruellement. Il suffit qu'un singe malade perde ses poils : aussitôt, on le prend pour un homme !

Nous avons tous vu, cependant, sur les vitraux, les vieux tableaux, les panneaux sculptés des églises de campagne, des représentations du Paradis terrestre où figurent un Adam et une Eve couverts d'une riche toison. C'est-à-dire que, au Moyen-Age encore, la tradition voulait que les premiers hommes eussent été velus comme les animaux ; Esaü, qui aimait tant les lentilles, était encore un type d'homme à longs poils ; Absalon et Samson en gardaient quelque chose sur la tête. Comment la science expliquera-t-elle la concordance historique entre le développement de la civilisation et l'affaiblissement du système pileux ?